

HERCULE VALJEAN

Le faux mort de l'Abitibi



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-031

Le faux mort de l'Abitibi

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 670 : version 1.0

Le faux mort de l'Abitibi

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

L'hôtel français

Il faut que je commence par vous dire que je n'aimais pas ma situation. Il faut que vous compreniez que j'en avais honte. Un bachelier ès-arts, diplômé en journalisme par dessus le marché, c'était humiliant, n'est-ce pas, d'en être réduit à travailler comme homme à tout faire dans un petit hôtel familial, pour le nommer : l'Hôtel Français...

Cela c'était de la faute au directeur du grand quotidien le « Midi ». Il m'avait écrit de venir le voir. Je crus qu'il allait me donner immédiatement une position de reporter ; mais non, il me dit :

— Gagnon, vous vous rapporterez ici le 1^{er} octobre.

Et comme c'était l'heure de la première édition il me braqua là sans ajouter une seule parole.

Je restai bouche bée.

Que faire ?

Avant de partir de ce pays lointain qu'est le nord ontarien, j'avais dit à tous mes amis que j'avais une place au « Midi » et j'étais bien trop orgueilleux pour m'abaisser à faire l'acte d'humilité de retourner chez moi.

Mais je n'avais guère d'argent.

En tout cas pas assez pour attendre d'août à octobre. Je décidai de me sacrifier et, si j'avais à m'humilier, de le faire parmi des étrangers, et je pris la première place où l'on voulut de moi.

Cette première place c'était celle que j'occupais ce matin fatidique du 4 août.

Fatidique, ai-je écrit, oui, eh bien, vous allez voir par le récit qui suit que je suis loin d'exagérer.

J'étais à ce moment vêtu de la livrée du garçon d'ascenseur vu que le préposé régulier à ce travail

de hausse et de baisse était malade. Mais je ne conduisais pas l'ascenseur.

Non, car c'était pendant l'heure du déjeuner de la téléphoniste de l'établissement, et je répondais au téléphone.

Ou du moins j'attendais que les lumières de l'échange s'allument rouges, vertes ou blanches, car c'était très tranquille.

– Mérédith...

Mon nom de baptême est Mérédith.

Je me retournai.

La personne qui m'avait parlé n'était nulle autre que la sympathique vieille fille Caroline Tachegou qui vivait, disait-elle, depuis 35 ans dans cet hôtel et qui était très riche, selon la rumeur publique. En cours de route elle avait acquis un neveu et une nièce orphelins : Jean et Mireille Tachegou. C'était les enfants du frère de la vieille fille, millionnaire des mines abitibiennes, mort au cours d'un accident d'avion.

Ce renseignement je le détenais de la bouche

même de Condias, le grec qui était gérant de l'hôtel.

Condias m'avait expliqué que Caroline Tachegou était une pensionnaire très précieuse et qu'il ne fallait rien lui refuser si possible.

— Oui, mademoiselle Tachegou ? fis-je obséquieusement.

— Je vais vous dire franchement ce que je veux, fit la jeune fille, ouverte et directe comme c'était son habitude.

Après un silence elle reprit :

— Je vais vous poser quelques questions ; il ne faut pas que vous pensiez qu'elles ne sont dictées que par une indiscrette curiosité... Dites-moi, la position que vous occupez n'est qu'un pis-aller ?

— Oui, avouai-je.

— Vous êtes instruit ?

— Je suis bachelier, mademoiselle.

— Est-ce tout ?

— Non, j'ai fréquenté l'université.

La jeune fille s'écria :

- Vous êtes justement l'homme qu'il me faut.
- Comment ça ?
- J'ai mal à la tête.

Je restai bouché bée d'étonnement.

Elle poursuivit :

- Mon médecin n'est pas là et les pilules Frosst 222 ne se vendent pas sans prescriptions dans les pharmacies.

Je dis :

- Mais, mademoiselle, je ne comprends pas.

Elle sourit :

- Puisque vous avez fréquenté l'université, expliqua-t-elle, vous avez sans doute connu des étudiants en pharmacie.

Elle me provoqua d'un clin d'œil comique :

- Et un étudiant en pharmacie peut bien passer sans prescription des Frossts à un ami de classe. N'est-ce pas ?

Je souris à mon tour :

- Dans une demi-heure au plus tard vous aurez

vos pilules, mademoiselle ; je vais téléphoner immédiatement.

Elle remarqua :

– J'aurai peut-être une proposition à vous faire tout à l'heure quand vous me monterez mes Frossts. Vous êtes journaliste, hum... je crois que vous jugerez ma proposition fort intéressante, mon jeune.

Lorsque j'eus fini de commander les pilules à mon ami le commis pharmacien, je me trompai de clefs et au lieu de couper ma ligne j'en ouvris une autre qui était occupée...

J'entendis une voix masculine qui disait :

– Je voudrais parler au chef de police...

Puis la même voix cria d'un accent terrifié :

– Non, non, non, arrête !

Un bruit ressemblant à celui d'un corps qui tombe.

Puis clic.

La ligne s'était fermée.

Que faire ?

Le tableau téléphonique était un ancien modèle ; il ne m'indiquait pas d'où le mystérieux individu qui avait voulu parler au chef de police, avait appelé.

Je décidai que dans les circonstances le mieux que je pouvais faire c'était d'attendre les événements.

Les Frossts arrivèrent et je montai en ascenseur les porter à la vieille Caroline.

Mademoiselle Tachegou occupait la suite 308-a.

La jeune et jolie Claire Dinant qui occupait la suite 308-b avec son père et son oncle était montée dans l'ascenseur avec moi.

Je frappai à la porte de Caroline. Elle vint elle-même m'ouvrir.

Je dis :

– Mademoiselle, voici vos pil...

À ce moment le corridor fut ébranlé par un cri déchirant, cri de terreur indicible.

Je regardai.

Claire Dinant sortit en courant du 308-b et se jeta dans mes bras.

— Ciel, demandai-je, qu'y a-t-il, mademoiselle ?

— Il est mort, il est mort, là étendu sur le tapis dans notre hall d'entrée. Il y a du sang partout sur sa chemise.

— Qui est mort ? demandai-je.

Caroline Tachegou dit d'une voix suave :

— Ne serait-il pas plus rationnel, jeune homme, que vous cessiez vos questions et que nous allions voir... ?

Le cadavre était dans la position décrite par Claire. Je me penchai sur lui et constatai qu'il avait une plaie béante dans le bas du cou.

— Qu'allons-nous faire ? dis-je.

M^{lle} Tachegou remarqua ironiquement :

— N'est-il pas d'usage dans les circonstances de faire venir la police ?

Elle ajouta :

— Et de ne toucher à rien dans l'entretemps...

– Je vais descendre téléphoner.

Dans le corridor du rez-de-chaussée je rencontrais Condiar qui me dit brutalement comme à son habitude :

– Pendant que tu te promènes qui s'occupe du téléphone et de l'ascenseur, espèce de paresseux ?

Je ne cherchai pas à faire de l'esprit à ses dépens.

– Non, je dis tout simplement :

– Il y a un homme mort dans la suite 308-b.

– Hein ?

– Mort assassiné.

Condiar s'oublia et murmura :

– Moi qui étais dans le 308-c...

Je raillai :

– Ainsi vous êtes en amour avec la belle Hélène.

Il rougit de colère :

– Mérédith Gagnon, dit-il, tu ne travailles plus

ici.

– Léonidas Condiar, répliquai-je, comme je ne suis plus à votre emploi, je n'ai aucune raison de ne pas raconter vos exploits amoureux à madame votre épouse.

De rouge il blêmit.

– Tu sais bien, Gagnon, que je badinais...

– Vous n'avez pas le sens de l'humour, Condiar, car vous ne vous êtes pas aperçu que je n'étais pas sérieux, moi non plus.

II

Benoît Augé

Le gros détective provincial Théo Belœil, de l'escouade des homicides, était debout près du cadavre dans le centre de la pièce.

Autour de lui il y avait moi, Condiar, Caroline et Claire Dinant.

Belœil dit :

— Ainsi personne d'entre vous ne connaît la victime. C'est étrange. Et ce qui est plus étrange encore c'est que le couteau qui a servi au crime soit disparu.

Le détective s'adressa à moi :

— Gagnon, dit-il, vous n'avez pas vu cet inconnu entrer ?

— Non, mais il a pu entrer et passer inaperçu de

moi, car comme je suis homme à tout faire ici, je ne reste pas longtemps à la même place.

– Et vous, Condiar ?

– Oh, moi... je n'ai rien vu non plus.

Je raillai :

– L'amour est enfant de bohème... Lui, oh, lui, il était au 308-c dans les bras d'Hélène à la peau d'albâtre satinée.

Léonidas rugit :

– Toi, si les journaux s'emparent de la nouvelle, je te casse la margoulette.

– Vous êtes le bienvenu, j'ai été champion de l'Université à la boxe.

– Qui parle de journaux et de nouvelles ? Un nouveau venu était entré inaperçu. C'était lui qui venait de parler.

– Tiens, bonjour, Benoît Augé, fit Belœil.

Benoît Augé !

Le reporter, du « Midi », mon idole, le premier lieutenant du Domino Noir, et le seul à connaître la véritable identité de ce mortel ennemi du

crime...

Benoît demanda au détective :

- Comment se fait-il que le directeur de la sûreté ne soit pas ici ?
- Il est malade.
- Et tu le remplaces, Théo ?
- Oui, et je serais heureux que le Domino me donne un coup de main.
- Tiens, tiens, tu es embêté ?
- Oui, je ne sais même pas encore le nom de la victime et encore moins celui du meurtrier ; et l'arme du crime est disparue.

Augé remarqua :

- Je crois pouvoir te promettre l'aide du Domino ; tu lui es sympathique, mon gros, Théo... Mais ne t'occupe pas de moi ; poursuis ton enquête.

Belœil s'adressa à la jolie Claire :

- Et vous, mademoiselle, vous n'avez jamais vu la victime ?

- Non, monsieur.
- Avec qui vivez-vous ici ?
- Avec mon père.
- Comment s'appelle votre père ?
- Maurice Dinant.
- Et que fait-il ?
- Il possède une mine d'or en Abitibi.
- Il vaut du gros argent ?
- Oui.
- Sa fortune est de date récente ?
- Oui, de l'année dernière. Avant cela il était associé avec son frère, mon oncle Marcel, dans le courtage des parts de mines. Maintenant mon oncle est le seul de la famille qui soit courtier.
- Où demeure votre oncle ?
- Ici avec nous..
- Où est-il en ce moment ?
- À son bureau sans doute.
- Et votre père ?

- Il a l'habitude de prendre une marche d'une couple d'heures chaque matin au parc Lafontaine.
- Était-il sorti quand vous vous êtes levée ?
- Je ne sais pas, je n'ai pas été voir dans sa chambre.
- Et votre oncle ?
- Je ne sais pas non plus.
- Pour la même raison ?
- Oui, je ne vais jamais dans la chambre de mon oncle ; il est très particulier à ce sujet et il se plaint toujours quand les servantes de l'hôtel lui dérangent quelque chose.
- Ah, ah, très intéressant... Mais revenons à la mine. Qui l'a découverte, cette mine abitibienne ?
- Mon père alors qu'il était à prospection.
- Il prospectait seul ?
- Il était seul quand il est parti.
- Votre oncle Marcel n'est pas allé dans l'Abitibi avec lui ?
- Non... Mais voici mon oncle Marcel.

Marcel Dinant était un homme à la physionomie bonne et timide. Quand il vit le cadavre il tressaillit.

— Connaissez-vous la victime ? demanda le gros Théo.

L'autre contempla longuement le visage de la forme sans vie et dit :

— Non, c'est la première fois que je vois cet homme.

— Qu'y a-t-il ici d'anormal ?

— Oh, papa, papa, s'écria Claire.

Après avoir contemplé le cadavre Maurice Dinant remarqua :

— Je me demande pourquoi cette personne s'est donné la peine de venir mourir ici.

Belœil dit :

— Vous ne connaissez pas l'homme ?

— Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

Je voyais que le détective commençait à s'impatienter de voguer en pleines ténèbres. Je ne fus donc pas surpris de le voir choisir quelqu'un

comme bouc émissaire.

Il demanda à Maurice Dinant :

– Où avez-vous été pendant les deux dernières heures ?

– Je me suis promené dans le parc Lafontaine.

– Avez-vous rencontré quelqu'un qui vous connaît ?

– Non, si c'est un alibi que vous voulez, je n'en ai point.

Sans que le détective le lui demande Marcel Dinant dit :

– Mon comptable et mes deux sténographes jureront que j'ai passé l'avant-midi à mon bureau.

Caroline parla, s'adressant à Benoît Augé :

– Jeune homme, dit-elle, si le Domino Noir a besoin de moi pour l'aider à trouver la solution de ce crime que ce gros détective ne pourra jamais trouver seul, dites-lui que je suis à son entière disposition. S'il est nécessaire que je l'héberge, ce sera un plaisir et un honneur...

– Merci, madame, dit le journaliste, mais le

Domino ne se montre jamais.

J'eus une idée. Je m'approchai de Benoît Augé :

— Monsieur, lui murmurai-je à l'oreille, pourrais-je vous parler en particulier ?

— Mais certainement, sortons dans le passage.

Lorsque nous fûmes seuls je lui dis :

— Je suis journaliste, M. Augé. Une position m'a été promise au « Midi » pour le 1^{er} octobre ; alors si je puis vous être utile en quoi que ce soit dans cette cause, vous pouvez compter sur moi.

— Merci.

Pendant quelques instants il réfléchit.

Puis il dit :

— Je crois que je vais utiliser votre offre immédiatement. Vous êtes journaliste donc débrouillard. Si seulement vous pouviez avoir un pied à terre dans la suite de Caroline Tachegou, ce serait idéal.

Caroline elle-même nous interrompit à ce moment.

Elle venait de quitter la suite du crime.

— Mérédith, me dit-elle, suivez-moi.

Le journaliste Augé me fit silencieusement signe d'obéir.

L'appartement de la vieille fille était très luxueux.

Elle me fit asseoir et me dit :

— Je vous ai déclaré tantôt que j'aurais une proposition intéressante à vous faire. La voici : J'ai un passe-temps, préparer l'arbre généalogique de la famille Tachegou. D'abord pour me distraire et ensuite pour embêter mes parents qui sont ou ont été maires, échevins, juges, sénateurs, premiers ministres et même cardinaux...

— Les embêter ? demandai-je ne comprenant pas.

— Oui, car le premier Tachegou qui vint au Canada était un indésirable, pour dire le vrai mot, un voleur que l'on sortit de prison et qu'on embarqua à bord du bateau de Samuel de Champlain qui jeta l'encre devant Stadacona en

1608. Depuis il y a eu dans ma famille 356
forçats et 17 pendus.

J'éclatai de rire.

Mais je dis :

– Je ne comprends pas bien ce que vous
voulez de moi.

– Un journaliste n'est-il pas un littérateur ? Eh
bien, je veux que vous me fassiez un livre
passionnant sur les gloires et les déshonneurs de
la famille Tachegou à travers les âges. Est-ce que
\$100 par semaine, ça vous va ?

Si ça m'allait ?

Mais cette offre était tout simplement
miraculeuse.

J'aurais cent piastres par semaine, j'aiderais en
même temps au Domino Noir et à Benoît Augé
qui sans doute, en retour, me ferait entrer au
« Midi » avant le mois d'octobre... Merveilleux.

Lorsque je racontai au journaliste ce qui venait
de se passer il me dit :

– Vous avez accepté l'offre de la vieille ?

– Naturellement.

Il se mit à se frotter les mains.

III

La nièce et le neveu

Le lendemain, lorsque j'arrivai chez Caroline pour commencer la généalogie littéraire de la famille Tachegou, je me trouvai face à face avec un jeune homme et une jeune fille que j'estimai être le neveu et la nièce de la vieille excentrique.

- Mérédith Gagnon, me présentai-je.
- Mireille Tachegou.
- Le grand frère Jean.

Je demandai :

– Y a-t-il du nouveau dans la malheureuse affaire de meurtre ?

Mireille dit :

– La police est partie et je viens de voir Claire sortir avec son père.

– Et Marcel Dinant ?

– Il a été le premier à quitter l'hôtel, pour se rendre à son bureau sans doute.

Mireille me demanda :

– Vous ne croyez pas que Claire est coupable, n'est-ce pas ?

– Je ne sais.

À ce moment je regardai Jean et sa figure était empreinte de douleur morale.

Il dit avec véhémence :

– Claire est innocente, je le jure.

Mireille sourit :

– Vous comprenez, n'est-ce pas, monsieur, que mon frère est en amour ?

– Ça paraît, dis-je.

Jean me demanda implorant :

– Vous allez m'aider à exonérer Claire, je vous en prie.

– Je ne sache pas qu'elle soit impliquée.

– Mais elle l'est.

Mireille expliqua :

– Le détective Belœil est venu voir ma tante ici avant de quitter l'hôtel. Il lui a dit que les trois principaux suspects du crime étaient Maurice, Marcel et Claire Dinant.

Jean ajouta :

– Il a dit aussi en souriant que ma tante Caroline n'était pas elle-même au-dessus de tout soupçon.

J'éclatai de rire :

– Si j'étais à votre place, Jean, je ne m'inquiéterais pas outre-mesure au sujet de celle que j'aime.

– Non ?

– Non, Belœil bluffe, il a jeté sa ligne à l'eau et la retire de temps en temps, pour voir s'il n'aurait pas un poisson au bout.

– Que voulez-vous dire ? me demanda la jeune fille.

– Qu'il nage dans l'obscurité la plus complète. Comment voulez-vous qu'il ait une idée, même

une petite, de l'identité du coupable, quand il ignore le nom de la victime.

Jean soupira :

– Tante Caroline m'a dit que vous aviez parlé hier à Benoît Augé.

– Oui.

– C'est lui l'homme du Domino Noir ?

– Son premier lieutenant, oui.

– Si seulement le Domino voulait s'occuper de la cause je serais plus à l'aise au sujet de Claire.

Le téléphone sonna.

Mireille alla répondre.

– C'est pour vous, me dit-elle.

Mon égo fut chatouillé quand j'entendis la voix de Benoît Augé.

Il me dit :

– Le Domino prend l'affaire en mains. Il envoie un de ses opérateurs chez Caroline Tachegou. L'opérateur sera là dans une heure environ. Voulez-vous prévenir sainte Catherine

dans l'entretemps ?

– Oui.

– Il se présentera sous le nom d'Onésime et il est pour la circonstance le cousin de Caroline.

– Bien, M. Augé, vous pouvez vous fier à moi ; tout sera arrangé bien avant l'arrivée du cousin Onésime.

Après avoir raccroché je me tournai vers Jean Tachegou et dis :

– Votre vœu est exaucé, le Domino va s'occuper de l'affaire.

– Oui ? Oh, que je suis content.

– Où est votre tante ?

Claire répondit :

– Elle est encore au lit ; je vais aller l'éveiller.

– Oui, et prévenez-la de la situation en lui demandant la permission de recevoir l'émissaire du Domino, c'est-à-dire le cousin Onésime.

Une heure plus tard Onésime fut reçu par une cousine enthousiaste et fine qui lui dit :

– Il y a bien longtemps que nous nous sommes vus.

– En effet.

– Pourquoi portes-tu la barbe et la moustache d'un grenadier ? Si ta barbe et ta moustache n'étaient inéluctablement pour me piquer, je t'embrasserais bien volontiers.

Onésime éclata de rire :

– C'est un déguisement, dit-il.

– Que caches-tu ?

– Une figure trop laide, pas montrable.

*

Un quart d'heure plus tard j'étais dans la chambre à coucher de l'émissaire du Domino.

Il me dit :

— Je ne suis guère au courant de la cause.
Voulez-vous, je vais vous questionner, jeune homme.

— Faites.

— La victime est inconnue ?

— Oui.

— Et naturellement l'assassin ?

— Oui.

— Et l'arme du crime n'était pas ou plus sur les lieux ?

— C'est bien cela.

— Belœil a-t-il porté ses soupçons sur quelqu'un ?

— Oui, sur toute la famille Dinant et aussi peut-être sur Caroline Tachegou.

Onésime éclata de rire :

— Un jour, Belœil, dit-il, arrêtera l'univers entier d'un coup sec.

Soudain je tressaillis.

Je venais de me rappeler quelque chose qui

s'était passé la veille.

Je dis :

– Onésime, quelques instants avant la découverte du cadavre un inconnu a téléphoné de cet hôtel. Au moment où il demandait le chef de police, il a poussé un cri et le récepteur a été raccroché.

Après quelques secondes de réflexion l'émissaire du Domino dit :

– Il n'y a pas de doute ; c'est la victime qui a fait cet appel ; c'était un appel de détresse, un SOS.

Il me dit :

– Le Domino s'est informé ; il a passé toute la nuit debout et a téléphoné un peu partout dans l'Abitibi.

– Dans l'Abitibi ? Mais pourquoi ?

– Maurice Dinant n'a-t-il pas vécu là ? N'a-t-il pas prospecté dans cette région ?

– A-t-il déterré quelque information intéressante ?

– Je crois que oui ; en tout cas vous allez me le dire.

– Moi ?

– Oui ; vous étiez présent à l'interrogatoire de Belœil au sujet de ce Maurice Dinant, avant l'arrivée de Benoît Augé ?

– Oui.

– Avec qui est-il allé prospecter ?

– On a dit qu'il était seul.

– Eh bien, on a menti. Dinant est parti de Rouyn avec un autre homme.

– Ah, ah, la situation se corse.

– Un homme du nom de Hub Lasky.

– Un étranger ?

– Oui, un anglais, un bloke. Lasky est parti avec Maurice Dinant. Mais Dinant est revenu seul.

– Comment a-t-il expliqué aux gens de Rouyn la disparition de Lasky ?

– Il a dit à l'hôtelier que le bloke se mit à

s'ennuyer et qu'un jour il lui a dit adieu, qu'il partait pour Amos et Québec.

— C'est une explication bien vague.

— En effet.

L'émissaire du Domino me dit :

— Je suppose qu'il n'y a personne actuellement chez les Dinant.

— Non, ils sont tous sortis ; pourquoi ?

— Je désirerais visiter les lieux du crime.

— Mais c'est que je n'ai pas de clef pour entrer au 308-b.

Onésime sourit :

— Je n'ai jamais besoin de clef, mon jeune ami ; à l'expert-serrurier une épingle à cheveux suffit.

Mais il n'eut même pas besoin d'une épingle à cheveux, car la porte de l'appartement était débarrassée.

Je restai stupéfait.

Onésime se mit un doigt sur la bouche me

recommandant le plus complet silence.

Il poussa la porte.

Ce que je vis me figea sur place.

Le jeune Jean Tachegou était là qui tentait de crocheter un secrétaire de femme, sans doute celui de Claire.

Quand il nous vit il devint très pâle.

Mais le représentant du Domino le mit à l'aise en lui souriant avec une grande bienveillance :

– Votre nom, mon enfant ? demanda-t-il.

– Jean Tachegou.

La question suivante m'étonna :

– Êtes-vous déjà allé en Abitibi, mon garçon ?

– Mais non.

Onésime poursuivit :

– Écoutez-moi, Jean, je suis l'émissaire du Domino ; si vous avez la conscience tranquille vous pouvez me dire tout sans restreinte, car le Domino qui est tout puissant saura bien vous protéger.

Il y eut un silence.

— Que faites-vous ici, Jean ?

— Je cherche quelque chose.

Je dis en guise d'explication :

— Il est en amour avec Claire.

Onésime poursuivit son questionnaire :

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il.

Le jeune Tachegou hésita, puis finalement il dit :

— Vous me promettez que le Domino me tirera de ce mauvais pas, car je vois bien que je viens d'agir sans jugement.

— C'est promis.

— Alors je parle : J'écrivais de belles lettres d'amour à Claire. Je m'en suis soudain souvenu tout à l'heure ; Claire m'avait prêté une clef de l'appartement et je venais causer avec elle ici. Alors je suis entré et j'ai commencé à forcer la serrure du secrétaire. Je n'avais pas encore réussi quand vous êtes arrivé.

Après un silence Jean reprit :

— C'est sacré des lettres d'amour, n'est-ce pas ? Si elles étaient tombées entre les mains de la police, il me semble que cela allait profaner notre noble sentiment d'amour.

C'était jeune ; c'était pur.

Bref c'était beau.

Un air d'indulgence mystérieuse se répandit sur le visage d'Onésime.

Silencieusement il s'approcha du secrétaire, sortit un petit objet d'acier de sa poche.

Trois secondes plus tard le secrétaire était ouvert.

Il chercha partout et trouva un paquet de lettres :

— Est-ce que ce sont elles ?

— Oui, dit fébrilement Jean.

— Eh bien, allez et ne péchez plus.

— Mais monsieur Belœil va s'apercevoir que le secrétaire a été crocheté.

— Le coup va passer sur le dos du Domino ; il l'a large.

Onésime prit dans le secrétaire une feuille de papier et écrivit :

« Cher Belœil : Ce secrétaire a été ouvert dans l'intérêt de la justice par un émissaire du Domino Noir. Ne t'occupe pas de la cause ; je te la servirai toute cuite sur un plat d'argent. — L'émissaire. »

— Tu n'es plus inquiet, jeune homme ?

— Non.

— Eh bien, tu as raison, s'il y a un homme qui mérite la confiance et la foi la plus aveugle c'est bien le Domino.

IV

Hub Lasky

Onésime me dit alors :

– Vous êtes venu ici hier ; vous savez où est la chambre à coucher de Maurice Dinant ?

– Oui, elle est là.

Je pointais du doigt l'une des portes.

Nous entrâmes dans la pièce.

L'émissaire du Domino fouilla un peu partout.

Ce fut dans le tiroir du bas de la commode qu'il trouva parmi une pile de photos jetées là pêle-mêle, le portrait qu'il cherchait.

Il me le montra.

Je le retournai et lus :

AVEC MES AMITIÉS. — HUB.

De nouveau je regardai le buste de l'homme. Il était maigre et d'une beauté mâle. Sa figure dénotait la plus franche honnêteté.

Onésime me dit :

– Pauvre homme... si c'est lui.

Il ajouta :

– Allons, retourpons chez Caroline, il faut que j'appelle Belœil.

Quand le gros Théo arriva il manifesta d'abord sa satisfaction d'avoir le précieux concours du Domino Noir.

Puis il nous dit :

– J'ai du nouveau.

– Quoi donc ?

– Le mort porte, selon le médecin légiste, une vieille blessure de balle à l'épaule. J'en déduis que c'était un vétéran.

Onésime sourit :

– Peut-être, dit-il, simplement un vétéran de certaine petite guerre privée de l'Abitibi ?

Il ajouta :

– Moi aussi, j'ai du nouveau.

– Ah...

– Oui, regardez ce portrait.

Belœil prit la photo et s'écria :

– Mais c'est le mort inconnu.

– Vous vous trompez ; inconnu ? Non, il ne l'est plus.

– Vous savez qui il est ?

– Oui, c'est un bloke du nom de Hub Lasky.

Vous savez que Maurice Dinant a découvert une mine d'or l'an dernier ?

– Oui, mais il était seul quand il l'a découverte.

– Détrompez-vous ; il avait un associé. Hub Lasky.

– Ah... mais Claire nous a dit hier que...

J'interrompis :

– Claire a dit qu'il était parti seul d'ici ; mais il a pu négliger de lui dire plus tard que Lasky

l'avait accompagné en forêt, qu'il s'était tanné, et qu'il avait quitté Maurice Dinant quelque temps avant que celui-ci trouve le filon.

— En effet les choses ont pu se passer ainsi, avoua le détective.

Onésime lui dit :

— J'ai un service à vous demander, Belœil.

Le gros Théo se gourma de satisfaction. Pensez donc, le représentant du Domino Noir lui demandait de lui rendre service !

— Voulez-vous, Belœil, aller dans la chambre de Maurice Dinant et y chercher une lettre signée HUB, et un verre sur lequel il y aura des empreintes digitales.

— Volontiers.

Belœil nous quitta.

Onésime me dit :

— Si les affaires continuent à bien aller comme ça, je crois bien que je tendrai mes filets ce soir ou demain matin.

— Vous savez qui a assassiné Lasky ?

- Non, pas encore, tout dépend.
 - Tout dépend de quoi ?
 - Il y a trois mobiles possibles.
 - Trois... ?
 - Oui, supposons que Lasky ait abusé de la sœur de Dinant...
 - Ah, ils avaient une sœur ?
 - Oui, le Domino a fait enquête ; cette sœur, Marguerite, a eu une enfant. Vous ne le savez pas ; mais Claire n'est pas la fille, mais la nièce de Maurice. Or cette enfant n'est pas légitime ; il paraît que la mère est morte de peine après avoir été abandonnée par son père qui est demeuré dans l'ombre. Si ce père était Lasky le mobile du meurtre pourrait être la vengeance.
 - Qui aurait tué alors ?
 - Maurice, Marcel ou Claire doivent détester infiniment l'homme qui a abusé de Marguerite.
- Je remarquai :
- Et les deux autres motifs, Onésime ?
 - Si Lasky a laissé Maurice avant la

découverte de la mine c'est indubitablement Marcel Dinant qui l'a tué.

— Hein ?

J'étais éberlué et je ne comprenais rien.

— Comment ça ? dis-je.

— Je vais vous expliquer : D'après l'enquête du Domino Noir c'est Lasky qui avait fourni les capitaux nécessaires au prospectage. Cela sur la promesse solennelle de Maurice qu'il avait un tuyau infaillible sur le site d'une mine d'or vierge.

— Ah, ah...

— Sur la foi de ce témoignage, Marcel a incorporé la compagnie minière sur un claim encore inexistant ; les deux dates le prouvent, celle de l'incorporation de la compagnie précédant celle de l'enregistrement du claim à Rouyn. Alors dans l'entretemps, si Lasky est revenu à Montréal et y est arrivé avant la découverte du filon, il a nécessairement ressenti qu'il avait été trompé et a réclamé son argent à Marcel, le courtier. Marcel a refusé ; Lasky a

alors menacé de le faire arrêter parce qu'il avait contrevenu à la loi des mines.

— Je comprends enfin, dis-je, voilà pourquoi Lasky aurait été tué par Marcel.

— Mais ce ne sont là que des suppositions, mon jeune ami.

Je demandai :

— Et le troisième mobile ?

— C'est aussi un mobile d'argent.

À ce moment on frappa à notre porte.

C'était Condiar, le gérant de l'hôtel, qui était loin de m'aimer.

Il me dit brutalement :

— Tu n'as plus d'affaires à laisser tes deux valises dans la cave ; tu ne travailles plus pour nous ; déménage-les sur l'heure.

— Oui, j'y vais, mon prince charmant, raillai-je.

V

L'attentat

Il faisait très noir dans la cave.

Je fus surpris de constater que toutes les pochettes des lumières y avaient été enlevées.

Mais j'étais habitué aux autres.

Je me dirigeai vers l'endroit où j'avais mis mes valises.

Comme je me penchais sur l'une d'elles je reçus sur le derrière de la tête un coup formidable de quelque chose.

Je vis trente-six mille petites lumières d'où ressortait la figure resplendissante de Mireille.

Je me rappelle avoir murmuré avant de perdre connaissance :

— J'aime Mireille.

Puis je tombai dans un abîme qui n'avait pas de fond. Lorsque j'ouvris les yeux la lumière trop forte me les fit refermer aussitôt.

J'entendis la voix du faux cousin Onésime qui disait :

– J'ai retrouvé l'arme de l'attentat contre le jeune Gagnon ; tenez, Condias, regardez, il y a quelques cheveux de pris à ce bâton rugueux.

Condias...

Cette fois j'ouvris les yeux pour de bon et je bondis.

Ce fut en pleine figure que le gérant de l'hôtel reçut mon premier coup de poing.

Il ne reçut jamais le second, car Onésime me saisit le bras au vol et, avec une vigueur et une poigne qui me surprisent me le retint.

– Devenez-vous fou par hasard ? me demanda-t-il.

– Non, c'est ce lâche de Condias qui a trouvé le prétexte de m'envoyer à la cave chercher ma valise pour en profiter et m'attaquer avec cette fourberie qui l'a fait me jeter dehors hier.

— Vous vous trompez, dit gravement l'émissaire du Domino.

— Je me trompe ?

— Oui, c'est l'assassin de Lasky qui vous a attaqué.

Hors de moi, je dis :

— Alors c'est simple, le meurtrier de Lasky, c'est Condiar.

— Ne faites pas l'enfant, Gagnon. Vous savez bien que le gérant de l'hôtel est innocent de ce crime.

Je dus bien me rendre à l'évidence.

Onésime poursuivit :

— De plus il n'a pas pu vous attaquer, car il ne m'a pas quitté d'une semelle depuis votre départ. J'ai moi-même cru qu'il pouvait bien être complice de l'assassin et je l'ai retenu avec moi.

— Mais comment se fait-il que vous soyiez ici tous deux ?

— Nous avions fini par juger que vous preniez trop de temps à revenir ; alors nous sommes

descendus voir avec le résultat que vous connaissez.

Il ajouta :

– Il est inutile de vous demander si vous avez reconnu votre assaillant...

– Évidemment ; il faisait trop noir, et je ne l'ai même pas vu, il devait être derrière moi.

– Par la topographie de votre bosse, je crois que vous avez raison... Mais remontons chez Caroline Tachegou.

S'adressant à Condiar, il dit :

– Je crois bien que nous n'avons plus besoin de vous, monsieur...

– Bien, je vous quitte.

*

Nous étions de nouveau dans la pièce où nous, nous trouvions au moment où le sale gérant de l'hôtel nous avait interrompu.

Onésime me dit :

- Vous avez été attaqué ; il s'agit d'établir le pourquoi de cet assaut.
- Ce n'est pas lui.
- Eh bien, si ce n'est pas lui je vends ma langue aux chats.
- Bien, raisonnons, qu'alliez-vous chercher dans la cave ? Une valise...

Je corrigéai :

- Deux valises, dis-je.
- Oui, c'est vrai, je vous ai vu les monter toutes les deux. Donc vous alliez chercher deux valises. La conclusion patente c'est que vous avez été attaqué à cause de ces valises.
- Je ne comprends pas...

Cousin Onésime se mit à se promener de long en large, la tête penchée et marmottant entre ses dents des paroles incohérentes.

Enfin il dit :

- Oui, c'est ça, c'est bien cela ; j'ai le filon.

– Quoi ?

– Asseyons-nous, dit-il, je suis fatigué de marcher.

Je pris une chaise en face de lui.

Il commença, se répétant :

– Tout psychologue de la détection criminelle admettrait avec moi que c'est à cause de vos deux valises que vous avez été attaqué ; je veux dire à cause d'une certaine chose qu'il y avait dedans.

– Mais il n'y avait dans mes malles aucun objet de valeur.

– La valeur en certaines circonstances est quelque chose de bien variable. Ainsi vous ne tiendriez pas au portrait de ma mère, tandis que moi...

– Je comprends ; mais que pouvais-je avoir de si précieux dans mes affaires ?

– Le poignard, l'arme du crime.

Je bondis et je suis sûr que je devins très pâle.

Puis je ricanai :

– Si le Domino n'est pas plus fort que vous,

dis-je, il ne vaut pas grand-chose. Alors j'avais l'arme du crime en ma possession ? Donc je suis l'assassin.

Onésime me répondit simplement :

– Vous êtes un idiot.

Il ajouta :

– Je vais vous expliquer. Il fait noir dans la cave ; tous les objets appartenant aux divers pensionnaires, les valises, les meubles de rancart sont placés là pêle-mêle sans aucun ordre. Le voleur a pu se tromper.

Je crus commencer à comprendre.

– Se tromper ? dis-je.

– Oui, voici... et je ne suppose plus, je suis sûr ; l'assassin a tué Hub Lasky et il a voulu se défaire du poignard qui a servi à son crime. Il est descendu dans la cave pour le placer dans sa valise ; mais dans l'obscurité il a mépris une de vos malles pour une des siennes. Vous venez de vous adonner à aller à la cave ensemble au moment où l'assassin avait enfin retracé la valise qui contenait l'arme et vous avez été assommé

pour lui permettre d'ouvrir la valise et de prendre le poignard.

- Ça a du bon sens, dis-je.
- La vérité est toujours sensée.

Une détonation déchira l'air.

Nous sursautâmes tous deux.

D'où venait-elle ?

– Elle vient indubitablement du 308-b ; car les détonations font leurs nids où il y a possibilité de meurtres.

Nous courûmes à l'appartement des Dinant.

Marcel était debout dans le hall d'entrée, un revolver fumant à la main et l'air hébété.

Il nous dit :

– Ce n'est rien, rien du tout. J'avais apporté ce revolver du bureau pour le huiler et je ne savais pas qu'il était chargé. Le coup est parti accidentellement. Heureusement que je n'ai blessé personne.

Sèchement l'émissaire du Domino demanda :

— Vous avez un permis pour porter cette arme ?

— Mais certainement.

— Aviez-vous du gouvernement provincial un permis pour lancer une compagnie minière frauduleuse avant que la mine ne soit découverte, avant même que le claim ne soit enregistré ?

Marcel Dinant devint très pâle :

— Oh, murmura-t-il, vous savez... À ce moment il s'écria :

— Oui, je sais, je sais que je suis bête ; vite, Mérédith, retourrons où nous sommes partis.

Lorsque je vis la seconde de mes valises ouvertes et mon linge jeté pêle-mêle tout autour, je dis :

— Ciel, un voleur vient de passer par ici.

— C'est évident, dit-il ; trop tard j'ai compris que le coup de revolver n'avait qu'un seul but, nous faire vider les lieux pour permettre à l'assassin de venir visiter la seconde valise pareille à la première et qu'il n'avait pas eu le temps de vider en bas avant notre arrivée dans la

cave.

Alors le poignard était dans cette deuxième valise sous notre main ici ?

— Oui, et j'ai été incroyablement bétien. Mais le mal qui est fait est fait. Inutile de verser des larmes sur le pot cassé.

Il ajouta :

— Je n'aurai plus besoin du verre que j'ai demandé à Belœil.

— Non ?

— Non, j'avais l'intention de transposer de sur ce verre des empreintes digitales sur le poignard d'après la nouvelle méthode Hoover ; mais puisque le couteau est perdu pour moi... D'ailleurs j'aurai la lettre signée HUB et je suis sûr que ce sera amplement suffisant pour faire marcher qui de droit.

VI

Marguerite

C'était un peu plus tard le même jour.

Onésime consulta sa montre-bracelet :

— Trois heures, dit-il ; Mérédith, vous, allez téléphoner à Belœil de réunir immédiatement les trois membres de la famille Dinant et de venir ici. J'en ai assez de cette affaire ; il faut en finir au plus tôt.

Quelques minutes plus tard le détective provincial arrivait chez les Tachegou avec Claire, Marcel et Maurice.

Ce fut Caroline qui les introduisit en disant :

— La réputation de curiosité des vieilles filles est légendaire. Je puis rester ?

L'émissaire du Domino sourit :

– Mademoiselle, c'est bien le moins que nous puissions faire de vous accorder cette faveur en retour de votre hospitalité.

Elle me regarda et me dit en badinant :

– Si monsieur mon cousin peut se presser, hein, Mérédith, que nous commençons au plus tôt la généalogie littéraire des pieux comme des criminels Tachegou...

Onésime déclara :

– Dans quelques heures j'aurai fini de Gagnon.

Il désigna Belœil :

– Et vous serez débarrassée de ce poids superlourd. Bien, je commence. Maurice Dinant, vous aviez une sœur...

Le millionnaire tressaillit :

– Oui, avoua-t-il.

– Elle s'appelait Marguerite... comme dans Faust ; mais ce ne fut pas le docteur du fameux opéra qui la séduisit ; ce fut un nommé Hub Lasky...

– J'ai des réserves à faire.

Onésime s'écria :

– Des réserves ? Je vais vous en faire des réserves, moi... Voici ce qui est arrivé. Lasky a séduit votre sœur et lui a donné un bébé, Claire. Vous vous êtes mis à haïr le bloke, à le détester à la mort. Puis peu à peu vous avez transféré votre haine à l'enfant qui grandissait. Claire a tué Lasky, son père par dévotion pour sa mère Marguerite qui avait souffert les mille martyres aux mains de l'anglais.

Maurice Dinant éclata de rire :

– Mon ami, railla-t-il, vous évoluez en plein fantaisie.

Il ajouta :

– Je n'ai rien à cacher, ni mon frère ni Claire. Je vais vous dire la vérité. C'était du vivant de ma mère ; maman était une très pieuse catholique ; elle s'opposa violemment au mariage de sa fille avec Lasky parce qu'il était protestant. Ce fut Marcel qui eut l'idée du mariage secret. Nous estimions le bloke qui était le meilleur des

hommes. Marguerite s'unit donc à lui en catimini.

Il y eut un silence à la fin duquel la jeune fille prit la parole :

— C'est vrai, dit-elle, du moins on me l'a dit ; lorsque je commençai ma petite vie dans le sein de ma mère celle-ci s'affola et maman s'aperçut de la situation anormale. Elle fit une terrible crise cardiaque ; maman eut alors peur que l'annonce de son mariage la tuât ; elle le dit à mon père ; il y eut une querelle de ménage et papa repartit pour l'Angleterre. Maman mourut quelques jours plus tard et mon père ne cessa jamais d'envoyer de l'argent à ma mère jusqu'à sa mort et à moi depuis.

Marcel remarqua :

— Nous avons, mon frère et moi, élevé la petite du mieux que nous avons pu.

L'émissaire du Domino demanda :

— Pourquoi la faisiez-vous passer pour la fille de Maurice ?

— Pour éviter l'obligation de raconter notre

histoire intime à tout venant.

S'adressant à Maurice le représentant du Domino reprit :

– Et pourquoi, vous, n'avez-vous pas mis Claire au courant du fait que son père vous avait accompagné dans la forêt abitibienne ?

Ce fut la jeune fille qui répondit :

– Mes deux oncles ont toujours été comme ça, dit-elle ; ils référaient le moins souvent possible à mon père, sans doute pour éviter de rouvrir la plaie.

– Maintenant, dit Onésime, à votre tour, Marcel.

Le courtier en mines tressaillit.

– Je ne serai pas tendre pour vous, mon ami.

– Non ?

– Non, vous êtes un voleur.

– Monsieur...

– Je suis prêt à passer l'éponge sur vos actes louches à la condition que vous répondiez franchement à mes questions. Dites, allez-vous le

faire et le faire sans hésitation ?

— Je vous le promets, fit Marcel tout tremblant.

— D'abord pourquoi avez-vous incorporé la compagnie minière avant la découverte de la mine ?

— Mon frère Maurice se disait sûr de pouvoir localiser le filon très rapidement ; le renseignement confidentiel qu'il avait reçu d'un sauvage de même que les échantillons de minerai ne pouvaient pas être trompeurs.

— Et c'est Hub qui finança le voyage ?

— Oui.

— En cours de route il se tanna ?

— C'est ça.

— Il vint vous voir à Montréal, sous l'impression qu'il n'y avait pas d'Eldorado et il vous réclama le remboursement de sa mise de fonds ?

— Oui.

Onésime s'approcha de Marcel, lui mit la main sur l'épaule et dit :

– C'est alors que vous avez tué Lasky.

– Non, non, non.

– Belœil arrêtez cet homme.

– Pour meurtre ?

– Non, non, il est trop lâche pour assassiner.

Pour vol.

À ce moment Marcel Dinant perdit complètement la boule.

Affolé sans doute de devoir faire de la prison pour avoir enregistré une mine alors inexistante, il prit ses jambes à son cou.

Belœil et moi, nous nous élançâmes à sa poursuite.

Avant de pénétrer dans le 308-b, je me retournai et vis Onésime arrêté dans le corridor, en train d'allumer paisiblement une cigarette.

Belœil cria de l'intérieur de l'appartement :

– Eh, là, idiot...

Quand j'entrai Marcel n'était visible nulle part.

- Où est-il ? demandai-je.
- Il vient de se jeter par la fenêtre sur le béton du trottoir. Il est mort. Suicidé.
- Mais pourquoi ?
- Sans doute cela clôt-il la cause. Le meurtrier tue ; il se fait pincer et *can't take it* comme disent les Américains ; alors il attente à sa vie pour éviter l'ignominie de la mort sur la potence.

Nous entendîmes un petit rire sec qui venait de derrière nous.

Belœil et moi nous nous retournâmes.

Onésime souriait en fumant sa cigarette.

Il lança une bouffée dans l'air et suivit bêatement les circonlocutions de la fumée.

Puis il dit :

– Non, le suicidé n'a pas tué Lasky. Vous êtes des enfants de penser cela.

Il se dirigea vers le secrétaire, puis il cria :

– Si tu ne te montres pas, Jean Tachegou, je te fais passer les menottes par le gros Belœil.

Jean sortit, piteux de la chambre de Marcel.

Sur le seuil de la porte du corridor Maurice cria au jeune homme :

– C'est toi qui as poussé mon frère en bas de la fenêtre ; c'est toi qui as assassiné Lasky...

– Je voudrais bien savoir pourquoi, railla Onésime.

Mireille parut souriant piteusement :

– Heureusement que mon frère m'a amené comme témoin, dit-elle, sans cela il aurait pu être accusé de meurtre.

Belœil demanda :

– Mais pourquoi êtes-vous venus ici assister à un suicide ?

– Moi ? Je suis venue pour protéger mon frère.

– Contre qui ?

– Contre les soupçons.

Onésime intervint :

– Lorsque j'ai vu, dit-il, que le secrétaire était encore crocheté je me suis dit que le jeune foin

était ici.

S'adressant à Jean il dit :

– Tu avais oublié une de tes lettres d'amour, il en manquait une, n'est-ce pas, voilà pourquoi tu es venu ?

– Oui.

Le jeune homme baissa tristement la tête.

Soudain je pensai à quelque chose.

– Onésime, demandai-je, me permettez-vous de questionner Maurice Dinant ?

– Mais oui, allez, mon jeune ami.

Je me plantai devant le millionnaire et lui demandai :

– Pourquoi à la découverte du cadavre avez-vous dit que vous ne connaissiez pas le mort ?

– Pour éviter le scandale. Vous comprenez, Claire passait aux yeux de tout le monde pour ma fille.

– Et vous, Claire ?

La jeune fille parut surprise :

– Moi ?

– Oui, pourquoi avez-vous vous aussi fait mine de ne pas connaître votre propre père ?

Elle s'écria :

– Mais c'était vrai ici. J'étais bébée quand je l'ai vu pour la dernière fois et naturellement un bébé a la mémoire courte.

Nous avions dit à Condier d'éviter que l'on nous dérange.

Il entra à ce moment de reculons, poussé par Benoît Augé, mais un Benoît Augé littéralement enragé.

Le journaliste jeta le grec par terre et dit :

– Scomme, si tu remues, je te botte au derrière ; ouk elabon, poline, elpiss et fa kaka...

La vertu des citoyens fait l'espoir de la ville.

Cette phrase que l'on apprend au collège lors de notre première leçon de grammaire grecque, Augé l'avait lancée à tout hasard et cela avait ramené sa bonne humeur.

Il dit :

– Ce sale descendant de Périclès et de Socrate voulait m’empêcher de pénétrer ici, figurez-vous...

Onésime demanda :

– Que me veux-tu, Benoît ?

– À toi, cousin fictif, rien, c’est à Gagnon que je veux parler.

– Oui ? fis-je avec espoir.

Le journaliste dit :

– Tu es nommé chroniqueur pour le « Midi » auprès des cours criminelles.

– Oh que je suis content.

– Pas de quoi.

Je lui serrai la main avec effusion.

– Cette cause terminée ou non, dit-il avec brusquerie, tu commences demain matin sans faute, ordre du directeur.

L’émissaire du Domino dit :

– Changement de propos, tu arrives à temps, Benoît, tu sais.

– Comment ça ?

– Tu vas voir.

Il dit à Belœil :

– Voulez-vous passer dans le corridor avec moi ; j'ai à vous parler.

– Ah...

Pendant l'absence des deux hommes Benoît Augé me dit :

– Il te faudra soigner tes écrits, car j'ai mis, Gagnon, ton stock « réputatif » à la hausse aux yeux du patron.

– Merci.

L'émissaire du Domino et le détective revenaient.

Théo se dirigea lentement vers Maurice Dinant et d'un mouvement rapide comme l'éclair, lui passa les menottes.

Puis il dit d'une voix monotone :

– Maurice Dinant, je vous arrête au nom de la loi sous l'accusation d'avoir de plein gré assassiné Hub Lasky, votre beau-frère. Tout ce

que vous pourrez dire sera annoté...

Onésime éclata de rire:

- La police, dit-il, sera bien toujours la police.
- Que voulez-vous dire ?
- Quel âge avez-vous, Belœil ?
- 57 ans.
- Depuis combien de temps êtes-vous détective ?
- 31 ans.
- Et vous ne savez pas encore par cœur la formule de mise en garde ! C'est inconcevable.....

Ce fut à notre tour, Augé et moi, d'éclater de rire.

Cousin Onésime reprit :

- Bien, Belœil, emmenez votre prisonnier et placez-le en cellule. Vous reviendrez avec lui dans une heure exactement.
- Pourquoi ?
- Avant de faire une confession générale il

faut faire un sérieux examen de conscience ; je crois que 60 minutes ne sont pas trop.

Maurice Dinant s'écria :

– Je ne confesserai jamais un crime dont je suis innocent.

Onésime railla :

– Innocent comme l'enfant qui vient de naître, hein ?... Mais il ne faut jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. »

Benoît ajouta :

– Il est de même dangereux de cracher en l'air.

– Jamais...

– Zut, fit le faux cousin, emmène-le, Belœil ; il m'achale.

Lorsque nous fûmes seuls, Onésime, Jean, Claire, Mireille et moi, l'émissaire du Domino dit :

– Jeune Tachegou, tu as été fort chanceux de m'avoir ; sans moi tu vivrais déjà des jours comptés, à l'ombre de la potence.

– Oh, oui, je le sais, monsieur Onésime, et je

vous remercie du fond de mon cœur.

– Parlant de cœur...

Le représentant du Domino cessa de parler ; il nous contempla à tour de rôle tous les quatre :

– C'est beau la jeunesse, dit-il.

De nouveau il s'arrêta pour reprendre :

– Savez-vous pourquoi je me suis donné une heure de répit ?

– Non, fis-je.

Mireille se hasarda à dire :

– Pour vous reposer ?

Il sourit :

– Tu as raison, ma petite, c'est pour me reposer...

– Pour me reposer en vous parlant d'amour.

VII

Interlude

— D'amour, murmura Mireille en me regardant.

Mon cœur se mit à battre plus fort.

Onésime s'adressa à Claire :

— Séchez vos larmes, mon enfant.

Elle éclata en sanglots.

— Qu'attends-tu, Jean, pour la consoler ?

— Quoi ?

— Mais tu vois bien que Claire se meurt d'envie de t'embrasser.

Jean ne se le fit pas dire deux fois.

Ce fut au troisième baiser que la jeune se mit à sourire à travers ses larmes.

L'émissaire du Domino se tourna vers moi :

– Et toi ? demanda-t-il.

– Moi ?

– Oui, qu'attends-tu ?

– Attendre ?

– Oui.

– Quoi ?

– Hypocrite, va, ne me dis pas que tu n'éprouves point un sentiment tendre et profond pour Mireille Tachegou.

Je regardai Mireille.

Elle devint rouge jusqu'aux oreilles.

– Allons, embrassez-vous, mes enfants.

Jean dit, charmant :

– Ne nous donnons-nous pas le bon exemple ?

Je tendis timidement les bras à Mireille.

Elle vint s'y blottir comme un beau petit oiseau blessé.

Le premier baiser fut délicieux.

Plus que cela.

Il fut divin.

VIII

La confession

L'heure s'était écoulée.

Belœil entra avec son prisonnier.

Onésime dit :

– Théo, assieds Dinant et mets-lui les fers aux pieds.

– Pourquoi cette humiliation ? demanda celui-ci.

– Ce n'est pas une humiliation mais simplement une précaution.

Il ajouta :

– Je suis dorénavant le père Onésime, confesseur.

– Et moi je suis l'innocent.

Belœil eut un gros rire et déclara :

– Les coupables disent tous cela.

L'émissaire du Domino dit :

– Bon, je commence : Un jour, Maurice Dinant et Hub Lasky partirent à la recherche d'une mine d'or. Ils devaient diviser les recettes de la découverte en deux parts égales. Ils s'en allèrent dans la forêt abitibienne et trouvèrent l'eldorado. C'est alors que Dinant se dit : « Je serais bien bête de diviser cette richesse avec lui. Nous sommes seuls en pleine sauvagerie sans témoins. » Il le tua ou pensa le tuer d'un coup de fusil dans le bas du cou.

– Non, non, ce n'est pas vrai.

Belœil dit :

– Le cadavre de Lasky porte une blessure à l'endroit mentionné.

Onésime poursuivit :

– Dinant crut qu'il avait tué Lasky ; mais celui-ci survécut. C'était un bon diable ; il ne dénonça point l'assassin ; il décida de lui donner une autre chance. Le jour de sa mort violente il

vint ici et dit à Dinant dans le langage de Shakespeare : « Let bygones be bygones », recommençons en neuf, tu vas commencer par me donner ma part. Dinant refusa. Lasky s'empara du téléphone et appela la police...

- Oui, dis-je, j'entendis la conversation.
- Mais cette conversation fut interrompue ; car Maurice poignarda son beau-frère ; et cette fois il vit que ce fût jusqu'à ce que mort s'ensuive.
- N'est-ce pas, Dinant ?
- Non, tout ce que vous venez d'affirmer n'est qu'un horrible tissu de mensonges.

Doucement Onésime murmura :

- Il ne manque que le poignard à ma preuve. Où l'as-tu mis, Dinant ?
- Je ne l'ai pas pris.

Onésime ricana :

- Parfois, dit-il, on se croit seul et on ne l'est pas. Quand ton suicidé de frère a tiré un coup de revolver pour nous attirer ici, tu es entré chez Caroline Tachegou, as ouvert la valise et pris le

poignard.

Comme Tartarin de Tarascon l'émissaire du Domino menti alors effrontément :

– Tu te croyais seul, dit-il, mais tu ne l'étais pas.

Tel qu'entendu d'avance ce fut au tour de ma Mireille de mentir :

– C'est vrai, monsieur Dinant, fit-elle, j'étais avec Jean, et je vous ai vu prendre le poignard dans la valise de Mérédith.

Mérédith...

Elle m'appelait Mérédith.

Que j'étais content...

À ce moment je regardai l'assassin.

Il paraissait atterré.

Il avait la falle basse comme on dit en canayen.

Le représentant du Domino poussa son avantage :

– J'ai une lettre, bluffa-t-il, une lettre qui a été

retrouvée dans la chambre d'hôtel qu'occupait Lasky. La voici.

Il sortit la supposée missive de sa poche et lut :

« Il est 8 heures du matin, le 4 août 1945. Si, après midi aujourd'hui je ne suis pas revenu ici et que quelqu'un trouve cette lettre qu'il la communique immédiatement à la police, car j'aurai été assassiné et mon meurtrier sera Maurice Dinant, le millionnaire minier. »

Onésime offrit la lettre.

Il pouvait faire cela sans danger, car l'écriture du mort avait été parfaitement imitée par un expert.

Mais l'émissaire du Domino n'eut même pas la peine de demander d'avouer à l'assassin.

En effet la défense de celui-ci s'écroula.

Et il avoua de lui-même.

IX

Le Domino Noir

Onésime me dit :

— Merci de ton concours, jeune homme.

Belœil venait de sortir avec son prisonnier.

L'émissaire du Domino avait demandé à Jean et aux jeunes filles de nous laisser seuls.

— Vous me dites merci, fis-je, mais c'est à moi de vous remercier, cher émissaire.

Il sourit et me regarda curieusement.

— Le Domino Noir n'a qu'un premier lieutenant, dit-il, et c'est Benoît Augé.

Il ajouta, son sourire devenant mystérieux :

— Mérédith, le Domino n'a pas, n'a jamais eu et n'aura jamais d'émissaire, Mérédith.

Je restai stupéfait :

– Mais qui êtes-vous donc ?

Son sourire s'élargit.

Je compris :

– Oh, vous êtes LE...

– Chut, mon garçon, mais tu ne me reconnaîtrait pas à mon naturel, si j'enlevais ma fausse barbe, ma fausse moustache, mes faux cils et mon nez rapporté.

Le téléphone sonna.

– Va répondre.

– Allô, fis-je.

J'écoutai.

Puis je me retournai vers l'ex-Onésime :

– C'est le directeur de la sûreté, dis-je ; il veut parler au détective Théodore Belœil.

– Passe-moi l'acoustique...

– Allô, le directeur de la sûreté ? Comment va la cause ?... Elle est terminée... Vous êtes rétabli ?... Mes félicitations... Non, non, il est

inutile de venir. Trente, comme dit Benoît Augé...
Comment ?... Qui parle ? Mais c'est le Domino
Noir !

Cet ouvrage est le 670^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.